

cria Cayrol : au contraire ! Mais je vous aime, moi ! Vous n'avez pas l'air de vous en douter !

— Prouvez-le, riposta Jeanne de plus en plus provocante.

Cette fois, Cayrol perdit patience :

— Et c'est en vous laissant que je le prouverai ? Vraiment, Jeanne, je suis disposé à être excellent pour vous, à accepter toutes vos fantaisies, mais à la condition qu'elles soient acceptables. Vous avez l'air de vous moquer de moi ! Si je cède sur des points aussi importants, dès le premier jour du mariage, alors où me mènerez-vous ? Non, non ! Vous êtes ma femme. La femme doit suivre son mari : c'est là la loi qui le dit !

— Est-ce de la loi seule que vous voulez me tenir ? répondit Jeanne avec vivacité. Avez-vous oublié ce que je vous ai dit quand vous m'avez demandée en mariage ? C'est ma main seule que je vous donne.

— Et je vous ai répondu que c'était à moi de gagner votre cœur. Eh bien ! Mais laissez-m'en les moyens. Voyons, ma chère, poursuivit le banquier d'un air résolu, vous me prouvez pour un enfant. Je ne suis pas si naïf que cela ! Je sais ce que signifient ces résistances : bouderie charmante, à condition qu'elle ne dure pas.

Jeanne, sans répondre, se détourna. Son visage avait changé d'expression : il était dur et crispé.

— Vraiment, reprit Cayrol, vous feriez perdre patience à un saint ! Voyons, répondez-moi, que signifie cette attitude ?

La jeune femme garda le silence. Elle se sentait à bout d'arguments, et, bloquée au fond de cette impasse, ne sachant plus comment en sortir, énervée par la résistance, elle sentait un profond découragement s'emparer d'elle. Cependant elle ne voulait pas céder ; elle frissonnait rien qu'à l'idée d'être à cet homme : elle n'avait jamais pensé au dénoûment brutal et vulgaire de cette aventure. Maintenant qu'elle l'entrevoyait, elle éprouvait un horrible dégoût.

Cayrol, très inquiet, suivait des yeux l'angoisse croissante qui se peignait sur le visage de sa femme. Il eut le pressentiment qu'elle lui cachait quelque chose, et un flot de sang, lui montant au cœur, l'étouffa. Il voulut savoir. Et, avec le soupçon la finesse lui revenant, il s'approcha de Jeanne, et d'un ton affectueux :

— Voyons, chère enfant, nous nous égarons l'un et l'autre, moi, en parlant trop haut, vous, en refusant de me comprendre. Oubliez que je suis votre mari : ne voyez en moi qu'un ami et parlez à cœur ouvert. Votre résistance cache un mystère. Vous avez eu quelque chagrin, quelque déception...

Jeanne, attendrie, répondit sourdement :

— Ne me parlez pas ainsi. Laissez-moi.

— Non, reprit doucement Cayrol, nous commençons notre vie commune : il ne faut pas qu'il y ait de malentendu entre nous. Soyez franche, vous me trouverez indulgent. Voyons, les jeunes filles sont souvent romanesques. Elles rêvent un idéal, elles se mettent en tête des amours qui ne sont pas partagées, qui sont ignorées même par celui qui en est le héros. Et puis, tout à coup, il faut retomber dans la réalité. On se trouve en face d'un mari qui n'est point le Roméo attendu, mais qui est un brave homme, dévoué, aimant, prêt à guérir les blessures qu'il n'a point faites. On a peur de ce mari, on se défie, on refuse de le suivre. On a bien tort, car c'est près de lui, c'est dans l'existence saine et droite qu'il vous fait partager qu'on trouve d'abord l'oubli, et enfin la paix de soi-même.

Cayrol, le cœur serré par une horrible anxiété, la voix tremblante, essayait de lire sur les traits de Jeanne l'effet de ses paroles. Celle-ci s'était détournée. Cayrol se pencha vers elle :

— Vous ne répondez pas ? dit-il.

Et comme elle restait silencieuse, lui prenant la main, il la força à le regarder. Il lui vit le visage inondé de larmes. Il frémit : une rage insensée lui monta au cerveau :

— Vous pleurez ? s'écria-t-il ? C'est donc vrai ? Vous avez aimé ?

Jeanne se leva d'un bond ; elle jugea son imprudence. Elle comprit le piège ; une rougeur dévorante monta à ses joues. Séchant ses larmes, et se tournant vers Cayrol :

— Qui vous a dit cela ?

— Vous ne me tromperez pas, reprit le banquier avec violence. J'ai lu dans vos regards ! Maintenant c'est le nom de cet homme que je veux savoir.

Jeanne le regarda bien en face :

— Jamais ! dit-elle.

— Ah ! C'est un aveu ! s'écria Cayrol.

— Vous m'avez indignement trompée par votre affectation de douceur, interrompit fièrement Jeanne ; je ne parlerai plus.

D'un bond Cayrol fut sur elle. En lui, le bouvier reparaissait. Il lança un horrible blasphème, et, la saisissant par le bras :

— Prenez garde ! Ne vous jouez pas de moi ! Parlez, je le veux ! Ou sinon !

Il la secoua avec brutalité.

Jeanne, indignée, pousa un cri de colère, et, d'un geste superbe, se dégageant :

— Laissez-moi, cria-t-elle, vous me faites horreur !

Le mari, hors de lui, pâle comme un mort, tremblant convulsivement, ne pouvant articuler une seule parole, allait s'élançant, quand la porte de la chambre de madame Desvarences s'ouvrit et la patronne parut, tenant à la main les lettres qu'elle avait préparées pour Cayrol. Jeanne poussa un cri de joie, et d'un élan, elle se jeta dans les bras de celle qui lui avait tenu lieu de mère.

III

D'un coup d'œil, madame Desvarences comprit la situation. Elle vit Cayrol livide, trébuchant, la tête perdue. Elle sentit frissonner Jeanne sur sa poitrine ; elle pressentit un grave incident, elle se fit calme et froide pour dominer plus aisément les résistances qui pourraient se produire.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-elle en regardant sévèrement Cayrol.

— Un fait inattendu, répondit le banquier avec un éclat de rire nerveux. Madame refuse de me suivre.

La patronne éloigna doucement d'elle la jeune femme qui s'attachait à ses épaules avec une force irraisonnée :

— Et pour quelle raison ? demanda-t-elle.

Jeanne resta silencieuse.

Elle n'ose pas parler ! reprit Cayrol, en s'animant au bruit de ses paroles. Elle a, paraît-il, dans le cœur un amour malheureux ! Et comme je ne ressemble pas au type rêvé, madame a des répugnances. Mais vous comprenez bien que l'aventure ne va pas finir de la sorte. On ne vient pas dire à un mari, douze heures après l'avoir épousé : "Monsieur, je suis bien fâchée, mais j'en aime un autre !" Ce serait trop commode. Je ne me prête pas à ces fantaisies-là, et je n'ai par la vocation pour jouer les Sganarelles !

— Cayrol, faites-moi le plaisir de crier moins fort ! dit tranquillement madame Desvarences. Il y a quelque malentendu entre cet enfant et vous...

Le mari secoua violemment ses robustes épaules :

— Un malentendu ? Diantre ! Je le crois bien ! Vous avez des délicatesses de langage qui me plaisent ! Un malentendu ! Dites une tromperie indigne ! Mais c'est le "monsieur" que je veux connaître. Il faudra bien qu'elle parle. Je ne suis pas un gentleman musqué et bien appris, moi. Je suis un paysan, et quand je devrais...

— Assez ! dit nettement madame Desvarences, en frappant d'un petit coup sec de son doigt, le poing énorme que Cayrol tendait, menaçant, comme un boucher qui va frapper. Puis, s'approchant du mari, et l'entraînant près de la fenêtre :

— Vous êtes fou de la brusquer comme vous le faites ! Allez un instant dans ma chambre. A vous, maintenant, elle ne dirait plus rien ; à moi elle confiera tout et nous saurons à quoi nous en tenir.

Le visage de Cayrol s'éclaira :

— Vous avez raison, dit-il, oui raison comme toujours ! Il faut m'excuser, moi, je ne sais pas parler aux femmes. Chapi-